
HEIL, Johannes, « *Gottesfeinde* » - « *Menschenfeinde* ». *Die Vorstellung von jüdischer Weltverschwörung (13. bis 16. Jahrhundert)*

Laurence Buchholzer



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ifha/1767>

DOI : 10.4000/ifha.1767

ISSN : 2198-8943

Éditeur

IFRA - Institut franco-allemand (sciences historiques et sociales)

Référence électronique

Laurence Buchholzer, « HEIL, Johannes, « *Gottesfeinde* » - « *Menschenfeinde* ». *Die Vorstellung von jüdischer Weltverschwörung (13. bis 16. Jahrhundert)* », *Revue de l'IFHA* [En ligne], Date de recension, mis en ligne le 01 janvier 2009, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ifha/1767> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ifha.1767>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

©IFHA

HEIL, Johannes, « *Gottesfeinde* » - « *Menschenfeinde* ». *Die Vorstellung von jüdischer Weltverschwörung (13. bis 16. Jahrhundert)*

Laurence Buchholzer

- 1 Partant du texte antisémite des Protocoles des Sages de Sion (1903), Norman Cohn avait livré dans les années 1960 une première histoire du mythe de la « conspiration juive mondiale ». Il avait vu dans la théorie du complot juif un phénomène contemporain, une version sécularisée du vieil antisémitisme chrétien. František Graus, Carlo Ginzburg et d'autres attribuèrent, quant à eux, au mythe des origines plus lointaines, invitant à remonter à un Moyen Âge qui sembler former, de plus en plus, à la lumière de l'historiographie anglo-saxonne, le point de départ d'une « mentalité persécutrice ».
- 2 Sur ce terrain historiographique aussi dense que polémique, J.H. entreprend, dans une version abrégée de sa thèse d'habilitation (soutenue à la Technische Universität de Berlin 2003), de dénouer l'écheveau historique complexe du mythe du complot juif. Avec une conscience affichée des risques de l'entreprise, il livre une étude passionnante sur l'évolution des stéréotypes en se focalisant avant tout sur les XIIIe-XVIe s. Afin d'échapper au modèle téléologique qui postule une montée régulière de l'intolérance européenne aboutissant à la Shoah, J.H. compose un ouvrage où alternent les perspectives diachroniques (chapitres 3, 4 et 6) et synchroniques (chapitres 2 et 5). Son analyse des discours et représentations entend être attentive aussi bien aux discontinuités qu'aux continuités.
- 3 L'étude de J.H. se refuse aussi à tout compartimentage. Soucieux de ne pas se laisser enfermer dans une recherche sur l'antisémitisme qui ne verrait du coup que de l'hostilité aux juifs, l'auteur travaille dans une perspective résolument comparatiste, ouverte à la « dimension globale du discours d'exclusion ». Au-delà du parti pris heuristique, il s'agit de d'approcher un univers mental médiéval dans lequel l'identité chrétienne orthodoxe se construisait en s'opposant à des ennemis réels ou supposés. Le

procédé permet à J.H. de mettre en exergue des points de convergence dans les perceptions de groupes aussi divers que les Turcs, les juifs, les hérétiques, ou les sorcières. Les ennemis des chrétiens n'en étaient pas pour autant indifférenciés, ce que J.H. s'attache à montrer en se focalisant ensuite sur les motifs du complot spécifiquement attribué aux juifs (chapitres 2 et 5).

- 4 Puisque le point de départ médiéval est celui d'un tronc commun, celui des ennemis de Dieu et de la foi chrétienne, l'analyse de J.H. est tout entière guidée par deux questions de fond : quand la perception des juifs a-t-elle basculé pour faire d'eux non plus des « ennemis de Dieu », mais des « ennemis des hommes » ? Pourquoi l'idée du complot, attribuée à divers adversaires au Moyen Âge, a-t-elle fini par ne plus viser que les juifs, jusqu'à devenir une clé de voûte de l'antisémitisme contemporain ?
- 5 C'est convaincu que le langage est une voie d'accès aux mentalités que J.H. ouvre son travail par une étude sémantique. À l'appui de nombreuses sources des XIIe-XVIe s., il décrypte le langage de l'hostilité, puis du complot. Un langage qui n'est pas simple témoin, mais qui est aussi un moyen de marginaliser et criminaliser l'adversaire. C'est dans ce chapitre que l'historien pousse le plus loin le comparatisme. Il pointe des similitudes de fonctionnement dans des discours stigmatisant les Franciscains (1570), les Hussites ou la « peste albigeoise » (1208). Au-delà des ressemblances, se profilent des influences. Le langage de l'hostilité contre les juifs semble s'être largement nourri du discours forgé contre les hérétiques au cours des XIIe et XIIIe s. Il a pu à son tour fournir un réservoir de stéréotypes auquel on a puisé pour stigmatiser d'autres ennemis, telles les sorcières.
- 6 Le chapitre 5 complète l'aperçu structural du discours sur le complot en proposant un inventaire des stéréotypes. Éléments récurrents des récits depuis le XIIIe s., les motifs du secret, d'une communication sans frontière, des rassemblements ou encore des agents juifs façonnèrent les représentations du complot juif. C'est à l'aide de ces thèmes, de leur permanence, ou au contraire de leur effacement (tel est le cas du motif de l'agent chrétien des juifs) que l'on peut, en conclusion (chapitre 6), mieux prendre la mesure des évolutions du mythe, du Moyen Âge à la période contemporaine.
- 7 Le chapitre 3, qui propose une approche plus chronologique, exhume les récits qui concoururent peu à peu à dessiner les contours de l'idée de complot mondial juif. À une datation stricte de l'origine du mythe, J.H. préfère une période de maturation longue, entre le XIIe et la mi-XIVe s. C'est dans cet intervalle que se forgèrent les principales légendes sacrales qui se cristallisèrent en une vision négative des juifs, relativement stable au regard des griefs portés aux autres ennemis de la foi chrétienne : les meurtres rituels, les profanations d'hosties, les atteintes aux images saintes. La période fut aussi marquée par des événements majeurs auxquels furent associées l'idée d'une conspiration juive, et en retour, des persécutions : l'affaire des Templiers, les accusations d'empoisonnements portées en 1321 contre les juifs et les lépreux, la Grande Peste (1348-1350). La légende de l'empoisonnement, incontestée en 1321, fait basculer les juifs du camp des ennemis de Dieu à celui, infiniment plus terrestre et concret, des ennemis des hommes. Cette « sécularisation » des représentations du complot juif mondial n'est cependant ni irréversible, ni uniforme. Dès 1348-1350, des voix discordantes nuancent la réalité d'un empoisonnement par les juifs se font entendre. Cela n'empêche cependant pas de constater qu'en quelques siècles, les récits ont radicalisé la perception négative des juifs et en ont fait l'incarnation extrême de l'ennemi des chrétiens. Au XVIe s. (chapitre 4), les stéréotypes liés au complot juif

restent disponibles. Dans le nouveau contexte politique, social et religieux, ils sont plus mobilisés que jamais, servant de référence pour stigmatiser des ennemis infiniment variés, omniprésent et de mèche avec le Diable. Mais la mobilisation incessante du motif et des légendes sacrales qui l'accompagnaient finit par vider ces dernières de sens.

- 8 Au cours des XVIe-XVIIIe s., la désacralisation progressive du monde ramena les croyances sur les sorcières et les hérétiques à de simples fictions, la question turque devint un simple problème géopolitique. A priori, les juifs auraient dû profiter eux aussi de l'effacement des légendes sacrales et du recul progressif de la figure de l'Antéchrist. Il n'en fut rien. Si l'on en croit l'argumentation convaincante de J.H., le motif du complot juif, présent dans des formes désacralisées dès le Moyen Âge, n'y joua pas un moindre rôle !
- 9 On peut avoir quelques réserves sur le traitement impressionniste que l'auteur fait de la sémantique (chapitre 2) et sur son indifférence aux termes mêmes qui désignaient le complot. Mais l'ouvrage reste un modèle d'argumentation et d'érudition – à recommander autant pour les apports historiographiques qu'il synthétise que la mine de récits qu'il contient. Il mériterait à ne pas douter le même sort que celui de D. Nirenberg : être traduit et connu bien au-delà de son lectorat initial.
- 10 Laurence BUCHHOLZER (Université de Strasbourg)